**DÉBAT ENTRE
MM. HUBERT GREPPIN ET
ÉLIAN CUVILLIER**
samedi, 6 mai 1995

introduit par
**Clairette
KARAKASH**
*Faculté de
théologie Protestante
de Neuchâtel*

En introduction, Clairette Karakash a présenté quatre façons possibles d'articuler un discours scientifique et un discours théologique :

1- Une première façon classique de penser le rapport science et foi-théologie est de les rendre nécessairement compatibles (c'est la voie du Moyen-Âge, voir la *Somme* de St-Thomas d'Aquin). On construit alors un discours englobant qui les harmonise. C'est le concordisme.

2- On peut au contraire juger les deux discours antagonistes. Les conflits entre science et foi jalonnent l'Histoire et n'ont pas cessé, même s'ils se sont déplacés du terrain des savoirs à celui de l'éthique. Pour un scientifique du XIX^e siècle, la seule solution était d'être athée ou d'admettre un dualisme entre la vérité scientifique et la vérité religieuse. Le magistère* au contraire hiérarchisait les deux discours : la théologie prévalait dans l'ordre de la vérité. Aujourd'hui heureusement, le conflit est atténué pour deux raisons : la science est sortie du positivisme ; elle est devenue moins dogmatique et plus modeste, et la théologie, dans sa confrontation aux sciences humaines, a dû prendre en compte une certaine différenciation des discours.

3- On peut estimer que les deux discours n'ont rien en commun, et qu'il ne faut pas chercher à les articuler (c'est notamment la position de Karl Barth).

* Pour une définition de ces termes, se reporter au glossaire aux pages 85 à 88.

4- Il y a une dernière possibilité : une interaction ou complémentarité dynamique. La théologie ne peut plus ignorer les résultats des sciences parce qu'ils changent la conception de l'homme et du monde. De même, la théologie interroge les postulats de la science. M. Greppin a fort bien montré les influences qui s'exerçaient sur le champ scientifique, et qui sont à l'extérieur du champ cognitif.

Les propositions 3 et 4 partent du présupposé que les deux discours ne se situent pas sur le même plan : d'une part, le discours scientifique objective le réel pour en obtenir un savoir de type cognitif. D'autre part, le croyant s'intéresse aux questions existentielles. Où sont les points communs ? Les conférenciers en ont fait apparaître deux :

1) L'Homme lui-même, qui observe le monde et s'observe, et conclut à l'unité ou à l'incompatibilité des deux discours. Il n'y a pas de discours scientifique sans un discoureur, pas de discours croyant sans quelqu'un qui témoigne, à partir de son expérience et de ses présupposés.

2) Les deux discours sont confrontés à la temporalité, à la flèche du temps. Ce n'est pas nouveau pour le biologiste mais ça l'est pour les autres disciplines scientifiques (en physique, on a longtemps considéré l'univers comme statique et les phénomènes comme réversibles). Mais si l'univers et la vie ont une origine, on est renvoyé à la question de la fin : des espèces meurent et d'autres naissent, mais un jour la vie prendra fin. La linéarité du temps est une des spécificités du judéo-christianisme : à une création unique répondra un dénouement unique de l'histoire. Les juifs attendaient une fin brutale, et qui devait déboucher sur une nouvelle qualité de vie, le Royaume terrestre instauré par le Messie. Le christianisme reprend ces thèmes prophétiques et apocalyptiques* mais il met la fin du monde au passé : elle a eu lieu sur la croix. Le nouvel éon* est commencé, même s'il ne sera achevé qu'à la fin des temps. Le retard du retour du Christ a provoqué une crise dans les Eglises primitives, et a donné naissance à des conceptions divergentes du futur. Voir les différences entre Paul et Marc (comme l'a souligné M. Cuvillier). Chez Jean, ceux qui croient sont déjà ressuscités, entrés dans le Royaume ou vie éternelle. Plus tard, les conceptions de la fin vont se figer dans l'Eglise. Pour les uns, le Royaume est anticipé dans l'Eglise, dans la célébration des sacrements. Pour d'autres, la vie éternelle commence déjà après la mort, avant la fin des temps.

On conclut à l'hétérogénéité des eschatologies* néo-testamentaires. Quelle est donc la validité de ces récits apocalyptiques

aujourd'hui ? Même si les auteurs n'avaient pas pour but de décrire la fin mais d'encourager les gens dans leur foi, comme M. Cuvillier l'a dit, il n'empêche qu'on s'imaginait le retour du Christ, venant du ciel et accompagné de bouleversements cosmiques. Nous n'avons plus la même conception du ciel : ces textes nous posent donc un problème d'interprétation.

Clairette Karakash : M. Greppin, il me semble que vous avez très bien montré que le discours scientifique aboutit à poser la question de la finitude. La recherche a établi des limites biologiques indépassables, et il faut bien composer avec celles-ci. Vous avez dit d'autre part que la science avait aujourd'hui les moyens de nous faire vivre à l'intérieur de ces limites. Mais comment se fait-il que l'on n'arrive pas à choisir la vie, malgré cette prise de conscience des limites ?

Hubert Greppin : La prise de conscience n'a aucun effet sur le politique. Chaque nation a sa morale, mais entre nations, c'est l'amoralisme complet qui prévaut ! L'humanité n'avance malheureusement que l'épée dans les reins... Si l'on prend l'exemple de la démographie, mes propos m'attireraient une *fatwah* ou bien des ennuis à ceux qui m'auraient invité, dans certains coins du monde. La question est : l'espèce humaine est-elle socialement viable ? Je proposerais au baccalauréat le sujet suivant : « Tous individuellement intelligents mais bêtes collectivement. Commenter ». Le plus dangereux, ce n'est pas la construction de bombes atomiques, c'est une auto-destruction insidieuse, par un ensemble de petites erreurs qui font qu'au bout d'un temps plus rien n'est viable. Une substance très peu concentrée au niveau du sol peut avoir des effets énormes au niveau de la stratosphère, et déclencher des processus irréversibles. Les politiques ne sont pas sensibles aux effets à long terme (à 50, 100 ans...). Il n'est pas correct pour eux d'être catastrophiste ! Et ce mode d'organisation du politique a des conséquences sur les relations entre états. La notion d'état, de relation à l'autre change, et nous changeons donc de société. C'est à ce niveau je pense que le théologien peut apporter son discours.

Elian Cuvillier : Parfois le discours théologique fait pire que le mal ! (par exemple sur la démographie). Il nous faut donc rester humbles. Comme théologien, j'essaie simplement de m'interroger sur l'homme. Cette bêtise collective que dénonçait M. Greppin, je l'appellerai d'un vieux mot qui a toujours été très mal compris : le péché. Pas au sens du mal que l'on peut faire à son prochain ou à la nature, mais au sens de ne pas vouloir assumer

ce que l'on est. L'homme est celui à qui la terre a été donnée, et il veut en devenir le maître comme Dieu. Le péché, c'est ne pas assumer que l'on est créature et non créateur. Nous voulons devenir les créateurs de la Nature... Le péché commence dans les relations inter-personnelles, et a des conséquences jusque dans les relations entre états.

Hubert Greppin : Malgré tout, on peut espérer des changements dans l'ordre du politique puisque la pollution, par exemple, ignore les frontières entre états. D'autre part, les politiques doivent tenir compte, dans les démocraties, de leurs opinions. Le pessimisme n'est pas nécessairement de rigueur !

Elian Cuvillier : Il est aussi illusoire d'ignorer les problèmes que de penser que « si tous les gars du monde voulaient se donner la main », on pourrait les résoudre. Personne n'est altruiste, on n'agit que lorsque l'on est concerné ! Le législateur a ici une fonction fondamentale pour poser des limites.

Hubert Greppin : On ne peut pourtant pas tout régler de manière réglementaire, mais en changeant l'état d'esprit, par l'éducation... Les gens doivent agir par conviction, selon l'esprit et non selon la lettre de la loi.

Clairette Karakash : Dans le discours scientifique, la fin est sujet d'inquiétude, or elle est synonyme d'espérance dans le discours apocalyptique. L'état final malgré les catastrophes est un état radieux. Comment le faire comprendre à un monde qui a besoin d'espérance ?

Elian Cuvillier : Ceux qui tiennent ce discours dans le Nouveau Testament et dans l'Apocalyptique juive sont des exclus, ou se comprennent comme tels. Ils ne se satisfont pas de l'état présent. Ils réclament donc justice et attendent un jugement, voire un « règlement de comptes ». Devons-nous parler ainsi aujourd'hui ? Je n'en suis pas convaincu. J'ai essayé de lire la fin comme la conscience de ma finitude et de celle du monde, sans tomber dans le nihilisme (« Vivons heureux en attendant la mort »). Il faut réintroduire la souffrance de celui qui tient le discours, en lien avec le sentiment de l'injustice.

Hokhma : M. Greppin a parlé des modèles « non-linéaires ». Cela fait penser au récit de la chute, en Genèse chapitre 3. L'homme ne peut plus maîtriser ce qu'il a déclenché, les relations entre les personnes ainsi qu'avec l'environnement sont perturbées,

en un effet de chaos. N'y a-t-il pas un contraste entre l'optimisme de votre appel au politique et le pessimisme de votre constat scientifique : il y a des phénomènes qui ne sont pas maîtrisables, des éléments non prévus ?

Hubert Greppin : Non, les systèmes non-linéaires et complexes sont aujourd'hui connus et maîtrisés par les mathématiques, et avec l'ordinateur, nous pouvons connaître et simuler les conditions d'apparition du chaos. Nous avons donc l'outil pour prévoir les effets dans le système de nos inconséquences. Le satellite nous procure une vision globale de la planète. Le problème est donc culturel et non scientifique (...) Je suis d'accord que l'homme est l'élément le plus dangereux du système, mais il peut changer ! Il en a l'outil, individuellement. Même si c'est moins vrai collectivement.

Elian Cuvillier : Le fond du débat est là : l'homme peut-il changer ou pas ?

Frédéric de Coninck : Pour « dramatiser » les oppositions : l'idéal que pose M. Greppin est de partager la connaissance pour maîtriser les phénomènes naturels...

Hubert Greppin : Non, plutôt : la connaissance qui nous permettrait de nous insérer intelligemment dans les phénomènes naturels, de manière à ne pas trop les perturber !

Frédéric de Coninck : ... Je veux parler d'une maîtrise dans le cadre du possible : maîtriser ce que l'on fait. L'écologisme pour sa part irait même jusqu'à vouloir asservir la nature. Le théologien a un discours inverse, celui des limites de l'homme : ne nous prenons pas pour Dieu.

Hokhma : Ce qui est frappant dans les deux discours, c'est leur dimension éthique ; le problème est l'origine différente des valeurs (responsabilité et responsabilisation pour M. Greppin, finitude et non-maîtrise pour M. Cuvillier).

Elian Cuvillier : Dans les *Miettes Philosophiques*, Kierkegaard compare Socrate et Jésus. Socrate est un maître qui fait comprendre au disciple qu'il peut trouver lui-même la solution, et a réussi dès lors qu'on n'a plus besoin de lui. L'université a besoin de gens comme Socrate. Or Jésus dit au disciple : en toi, il y a la non-vérité. La vérité est extérieure à toi et au monde. Bien sûr Kierkegaard n'opposait pas l'un à l'autre, il s'agit de

champs différents. Mais mon discours théologique est plus pessimiste, d'où l'introduction de la loi. Cependant même si on montre à l'homme la solution, il a envie de faire autre chose.

Hubert Greppin : Dans l'enseignement que l'on doit donner en écologie humaine, on a affaire à des étudiants de cultures très variées (Chine, Islam, Afrique Noire...). Il est très dangereux de commencer par les valeurs. Il faut commencer par les enveloppes biologiques, physico-chimiques pour arriver à un accord et ensuite parler de choix de société. Sinon c'est la tour de Babel, ou une culture qui veut s'imposer aux autres !

Ḥokhma : A trop accentuer le pôle de l'impuissance et du péché, ne risque-t-on pas de se démobiliser ? La catégorie de la grâce commune, une action de Dieu pour que le monde et la vie continuent, malgré toutes nos erreurs, ne montre-t-elle pas ici sa pertinence ?

Elian Cuvillier : C'est ce que je voulais aussi introduire avec le thème de la loi. Chez les Réformateurs, le premier effet (ou usage) de la loi est de structurer le monde. Il n'empêche qu'il faut garder la conscience du provisoire de ce monde, et le vivre joyeusement...